



HAL
open science

La cartographie proustienne

Bénédicte Gazagne-Zamora

► **To cite this version:**

Bénédicte Gazagne-Zamora. La cartographie proustienne. Comment cartographier les récits documentaires et fictionnels, Nov 2012, Clermont Ferrand, France. hal-02892436

HAL Id: hal-02892436

<https://hal.science/hal-02892436>

Submitted on 7 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA CARTOGRAPHIE PROUSTIENNE / TERRITOIRES ET ESPACES REELS ET SYMBOLIQUES .

Bénédicte Gazagne-Zamora : ICT, Toulouse, France. Benedicte.gazagne-zamora@ict-toulouse.fr

RESUME :

La Recherche du temps perdu de Marcel Proust est l'œuvre de la déambulation dans des espaces référentiels ainsi que dans des espaces imaginaires ou désirés, retenus par la mémoire ou créés par la conscience.

Le narrateur, Marcel, qui veut devenir écrivain, parcourt donc des territoires réels ou symboliques, en quête de lieux ou de personnages rêvés, aimés ou désirés. C'est parce qu'il y a une adéquation entre les personnages et les territoires où ils vivent ou séjournent, que Marcel tente de les approcher et de les répertorier dans son dictionnaire personnel des sensations et des souvenirs afin de pouvoir peut-être un jour devenir écrivain.

Le travail s'organise donc selon la cartographie proustienne, des espaces parcourus de l'enfance à l'âge mûr que l'auteur transmute en un vaste espace littéraire.

Mots clés :

Cartographie réelle, cartographie imaginaire, désorientation, déambulation, création.

Abstract :

La Recherche du Temps perdu by Marcel Proust is the work of wandering in referential spaces. And also in imaginary or desired spaces retained in memory or created by the conscience.

The narrator, Marcel, who wants to become a writer visits real or symbolic territories, in this quest for dreamed of loved or desired places and characters.

Thanks to the suitability of the characters and the places where they live or stay, Marcel tries to approach and to class them in this personal dictionary of feelings and memories so that he will one day be able to become a writer. Indeed, the work is organized according to Proust's cartography, spaces explored from childhood to adulthood transformed into in a large literary space by the author.

Keys words :

Real cartography, imaginary cartography, disorientaton, wandering, creation.

Introduction :

La recherche du temps perdu ne se déploie pas seulement dans la quête du temps perdu et retrouvé par le biais de la mémoire, mais aussi dans la quête et l'appropriation de territoires réels ou fictifs, imaginaires ou désirés, par le narrateur et héros, Marcel qui témoigne rétrospectivement du passage de l'enfance à l'âge mûr ainsi que de la procrastination à la création littéraire,

Empruntant en cela aux romans d'apprentissages du XIX^e siècle et notamment à Honoré de **Balzac**, l'oeuvre témoigne de lieux géographiques, sociaux mais aussi intérieurs, réels ou imaginaires, désirés ou recomposés dont le narrateur part à la conquête afin de les inscrire dans le temps réel de l'expérience.

I De Combray à Méséglise:

Le narrateur, infans dans Du côté de chez Swann et donc non doté de la parole efficace, déploie dans le temps de l'écriture, la voix rétrospective qui élucide les étapes de l'enfance. Il débute l'oeuvre en Province, précisément à Combray, car l'oeuvre est ainsi conçue que les lieux se déploient dans des cercles successifs, -à tel point que Georges Painter comparera Proust à Dante Alighieri-, sans cesse censés se recentrer autour d'un lieu hautement désiré : Tansonville dans le premier volume. Les villes nommées sont des espaces référentiels dans lesquels le narrateur s'établit de manière plus ou moins provisoire et extérieure, les lieux intérieurs sont souvent objets de désir et de conquête, il se promène à Balbec avant que d'en pénétrer les lieux symboliques pour lui, ceux où il va réellement connaître les jeunes filles. La connaissance d'un lieu est donc concomitante à la connaissance des personnes, ce qui permet au narrateur de passer du paysage extérieur au paysage intérieur.

Les lieux sont d'abord des espaces géographiques, des toponymes : Combray, Méséglise, Balbec, Venise, Paris.... La conquête des territoires passe par l'appropriation des personnages qui les incarnent et forment des isolats fragmentés dans l'unité du lieu : le salon des Verdurin, le Salon des Guermantes, la chambre du narrateur, l'atelier de Elstir

Si l'oeuvre s'ouvre sur les vacances provinciales du narrateur, qui rêvera de conquérir le Paris des aristocrates, non pour y régner, et en cela il n'est pas un héros de roman d'apprentissage, mais pour y connaître des hommes, des femmes, des artistes, pour conquérir un monde esthétique et signifiant, la province est le lieu de naissance de ces désirs, le lieu de l'organisation du monde en chemins, le lieu où se déploie le premier imaginaire, déterminant néanmoins, Combray, Méséglise et Guermantes.

Le premier espace, Combray, se trouve, géographiquement et symboliquement entre le côté de Guermantes et Méséglise (et donc Tansonville), le côté de chez Swann. Combray est le lieu de la vie bourgeoise, provinciale. Mais il y a dans un espace lointain semble-t-il un lieu où vit l'aristocratie : Guermantes et dans un espace intermédiaire un lieu où vit la bourgeoisie : Méséglise¹. La distance qui sépare le narrateur Marcel de Tansonville est semble-t-il réalisable dans l'après-midi, en promenade, il suffit de passer d'un certain côté pour y parvenir. La distance qui le sépare de Guermantes² requiert un effort de marche, une distance telle que toute proximité semble exclue à l'enfant qu'est Marcel. Il est de fait, non tant géographiquement que socialement difficile d'accès.

Ainsi s'établissent dès le début de l'oeuvre deux territoires de désir, séparés par une frontière sociale qui pour le narrateur enfant n'est d'abord que distance et chemins vicinaux. Ces espaces, intermédiaires et lointains scénarisent une conquête d'espaces géographiques concomitamment à la conquête des espaces sociaux ; le théâtre de la vie de

¹ Une bourgeoisie moins catholique, qui ne respecte pas les mêmes convenances, une bourgeoisie dans laquelle un esthète a épousé une cocotte et où se pratique l'inversion.

² C'est d'ailleurs une première fois à l'église qu'il entrapercevra une Guermantes et alimentera le premier imaginaire.

Marcel est en effet sans cesse scénarisé dans des espaces désirés ou conquis, ce qui est conquis devenant, de fait, infiniment moins désirable.

Le plus accessible de ces lieux est évidemment Tansonville où vit la famille Swann. C'est un territoire dont le jardin, quasi-édénique³, rêvé, outre la proximité des odorantes aubépines, (Proust, 2008, a) : p.136) révèle la silhouette blanche et élégante de Odette, la femme que refuse de recevoir la famille du narrateur⁴, l'homme en costume de coutil⁵ et le visage juvénile de Gilberte, le premier amour du narrateur. Approcher de Tansonville, c'est avant toute chose, passer devant les aubépines, dont le souvenir du narrateur élabore une iconographie odorante. Souvent chez Marcel Proust, approcher d'un lieu ou d'une personne désirés, c'est d'abord élaborer des catalogues encyclopédiques d'ekphrasis, de sensations éprouvées mais muettes, le but de la Recherche étant de rendre voix et sens aux souvenirs, d'accéder à une herméneutique des sensations :

Mais j'avais beau rester devant les aubépines à respirer, à porter devant ma pensée qui ne savait ce qu'elle devait en faire, à perdre, à retrouver leur invisible et fixe odeur ... elles m'offraient indéfiniment le même charme avec une profusion inépuisable, mais sans me le laisser approfondir davantage. (Proust, 2008, a) : p.138)

Ce territoire lui est interdit car sa famille ne voit que Mr Swann seul, le soir à Combray. Il ne peut qu'en explorer les alentours et les identifier à des espaces habités par l'imaginaire et le désir ; il ne peut qu'en saisir des images qu'il lie à des parfums et à des interdits, et auxquels, privé de voix, il n'accède pas. Ainsi la première perception de ces lieux est-elle d'abord organisée comme un tableau qui cependant allie aux formes, la sensation colorante et également la mémoire odorante. Les lieux désirés deviennent des iconographies et les personnages qui y sont liés sont à leur tour insérés dans cet imaginaire. A tel point que Gilberte, blonde est d'abord vue, ou plutôt imaginée ayant les yeux bleus, car le narrateur associe selon une mémoire d'habitude la blondeur à la couleur bleue des yeux :⁶

Ses yeux noirs brillaient et comme je ne n'avais pas alors... assez d'esprit d'observation, pour dégager la notion de leur couleur, pendant longtemps chaque fois que je pensais à elle, le souvenir de leur éclat se présentait aussitôt à moi comme celui d'un vif azur, puisqu'elle était blonde. (Proust, 2008, a) : p.139)

Swann est le seul à être reçu par la famille de Marcel, et c'est leur jardin : « Le soir où assis devant la maison, sous le grand marronnier » (Proust, 2008, a) :p.13) qu'il doit traverser afin d'arriver à eux. Swann est toujours dans ce premier volume celui auquel on accède par le chemin ou le jardin. Cette nature, même domestiquée, est le premier des grands cercles dans l'œuvre afin d'atteindre aux êtres mais ce sont des extérieurs d'enfance, de jeux, de promenades, de presque bons souvenirs.

C'est d'ailleurs dans un autre jardin, celui des Champs Elysées, que Marcel fera la connaissance de Gilberte et jouera avec elle. Ces jardins deviendront alors ceux de l'attente et d'un autre désir, d'un autre imaginaire : il attend Gilberte avec le désespoir fiévreux de celui qui découvre qu'il n'est pas attendu de la même manière (Proust, 2008, a) :p.397). Il joue

³ Mais c'est un éden relatif, car il intègre les rêves de Marcel, il a chassé Swann qui a goûté à la tentation en la personne de Odette, du Monde qui ne veut ni recevoir sa femme ni sa fille.

⁴ La famille sans nom, qui n'est ni tout à fait Proust, ni tout à fait une autre. Une famille dont le narrateur va devoir s'extraire, au sens où il devra explorer d'autres territoires pour découvrir ce qu'il est et ce qu'il peut faire.

⁵ Mr de Charlus.

⁶ Marcel Proust est lecteur de Henri Bergson et de son ouvrage *Matière et Mémoire*, dans lequel il distingue la mémoire habitude et la mémoire pure qui est évidemment celle à laquelle doit avoir recours le narrateur pur accéder à un état de conscience. Marcel Proust s'inspirera de ces travaux pour établir ses propres niveaux de mémoire, volontaire et involontaire.

dans un jardin à des jeux avec la fillette, mais plusieurs rues et trajets mènent à ce jardin et les trajets qu'il faut choisir pour arriver au jardin peuvent parfois l'amener à ne pas voir Gilberte :

Pendant que je montais l'avenue des Champs Elysées, Gilberte était venue par la rue Boissy d'Anglas.... Ainsi c'était ma faute ; je n'aurais jamais dû m'éloigner de la pelouse ; car on ne savait jamais sûrement par quel côté Gilberte viendrait... (Proust, 2008, a) : p.397).

Et c'est au Bois de Boulogne qu'il guettera Madame Swann, comme plus tard d'ailleurs il guettera la duchesse de Guermantes, passant ainsi d'une Odette à une Oriane et gravissant dans l'échelle de l'élévation sociale, une marche, ou des marches, celles qui permettent d'entrer dans l'Hôtel des Guermantes. Il regarde admiratif, passer Odette, trouvant charmant « un petit chapeau que dépassait une seule fleur d'iris toute droite » (Proust, 2008, a) : p.418).

Le jardin, le Bois, plus que les villes et les rues sont donc les premiers lieux de connaissance et de production d'images, comme si l'homme naturel, c'est-à-dire ici l'enfant, trouvait, faute de connaître les êtres, l'adéquation entre l'être et le lieu. Mme Swann est extraordinaire parce qu'elle porte un paletot en loutre ou un iris sur son chapeau. Tansonville, et donc ses habitants, ne peuvent être que merveilleux, tant les aubépines qui y mènent sont odorantes et tant la végétation y est, en apparence foisonnante. Ainsi les jardins, espaces extérieurs maintiennent le narrateur en position d'observation et d'extériorité.

Il y a donc, une fois encore, les enjeux du côté - qu'il soit celui de Swann ou de Guermantes- ceux des choix et des possibilités, qui assignent le narrateur à une géographie de l'attente, du plaisir ou du déplaisir. Le jardin est, quant à lui, toujours lié aux sensations qui réactivent le processus de la mémoire, mais aussi à des territoires esthétiques et hors monde, d'une certaine manière, à l'enfance. C'est dans ce lieu que va s'opérer la cristallisation autour de Gilberte, du jardin rêvé au jardin des désillusions. Connaître Gilberte par le rêve du jardin est évidemment vouer cette relation à un espace de désir, non référentiel et donc mensonger. Dans le dernier volume de la Recherche, à son tout début le narrateur apprend de Gilberte qu'il y a une route qui lie les deux côtés, celui de Guermantes et celui de Swann alors qu'il avait toujours pensé ces espaces injoignables, irréconciliables. Mais il est en effet logique que des passerelles aient lieu entre ces deux côtés, puisque l'étanchéité entre l'aristocratie et la bourgeoisie (et plus encore la bourgeoisie qui n'a pas la culture nécessaire pour prendre place dans l'aristocratie) a été bouleversée voire accélérée par la guerre :

Le côté de Méséglise et de Guermantes se touchent... Or le comte de Méséglise n'avait rien à voir avec les Guermantes...puisque le comte de Méséglise, qui par un avancement rapide, n'était resté que deux ans Legrandin de Méséglise, c'était notre vieil ami Legrandin . (Proust, 2008, f) : p.230.)

Si Tansonville paraît être un territoire interdit mais accessible c'est bien parce que, même si s'y joue une relation que la bienséance bourgeoise réprouve, les enjeux demeurent ceux de la bourgeoisie, espace social qui est celui du narrateur. Swann, qui est le préalable du narrateur, au point même qu'il en fait le héros éponyme du premier tome de sa recherche et qu'il fasse de ses amours le sujet de la deuxième section de ce premier tome, est le modèle des erreurs à suivre absolument, pour s'égarer, durant l'entier parcours de la Recherche, avant que de retrouver sa voie dans le dernier tome. Le Temps retrouvé s'ouvre sur la villégiature du narrateur à Tansonville, lieu vaincu et conquis, au bras de Gilberte, qui est devenue l'amie et pourtant la même inconnue, car les territoires affectifs des personnages proustiens demeurent sans cesse cachés, mentis ou découverts au détriment du menteur. En effet, si les personnages sont souvent identifiés à des lieux où ils apparaissent la première fois, au site primitif, les

signes des espaces se conquièrent plus aisément que les personnes qui demeurent toujours des territoires pleins de cachettes et de chausse-trappes⁷. Connaître un lieu, c'est d'une certaine manière connaître celui qui en est le symbole. D'ailleurs un certain nombre de personnages ont des noms toponymiques ou liés à une spatialité : du côté de chez Swann, Guermites, Princesse de Parme

II De Combray à Guermites :

Le Côté de Guermites est inaccessible et purement de l'ordre de l'imaginaire ou du rapt de l'image, même si, finalement demeurent aussi à Tansonville ceux qui peuvent faire la passerelle entre les deux mondes : Charlus⁸ qui est un Guermites et Swann qui fréquente la duchesse et occupe socialement une place qu'il échangera, post mortem avec le narrateur qui, comme Charles Swann, avant lui, s'éprendra d'une femme qui n'appartient pas à son monde. Ainsi l'œuvre s'ouvre-t-elle sur de nombreuses frontières géographiques, appelées à disparaître, mais qui font ici de chaque lieu, un isolat et un îlot, voire des territoires utopiques, dont on imagine ce qu'ils doivent être faute de savoir ce qu'ils sont. Il y a dans ce premier volume de la Recherche le désir du côté de Guermites, le désir de Tansonville, le désir de Balbec, de même qu'au fil de l'œuvre il y aura le désir de Venise, si ce n'est que les lieux désirés dans ce premier volume ont pour but de rapprocher les êtres alors que Venise n'est que le nom esthétique du désir de se libérer d'Albertine dont il a fait sa prisonnière devenant ainsi son propre prisonnier.

De ce fait la cartographie demeure sans cesse vague, les distances arbitrairement appréciées, Antoine Compagnon dira d'ailleurs de Balbec :

Balbec, la ville de fiction, figure au milieu de localités réelles. Mais Proust est sensible à leur nom bien plus qu'à la vraisemblance géographique. Aucune ligne de chemin de fer, ni dans l'ordre, ni dans le désordre, ne pourrait passer par toutes ces villes dispersées en Normandie et en Bretagne. Compagnon, 2008, a) note 1 p.379).

Pourtant, si la mémoire géographique, et nécessairement fictionnelle, tout au moins en ce qui concerne les territoires de jeunesse qui sont généralement créés et non référentiels, demeure vague, voire potentiellement inexacte, la géographie proustienne devient plus logique et plus cohérente au fur et à mesure que les territoires appartiennent à l'âge adulte, ne serait-ce que parce dans l'âge adulte, Marcel conquiert essentiellement des espaces intérieurs. Ainsi se dessine la rhétorique des cercles, du plus extérieur au plus intime. Et la géographie se définit d'autant mieux qu'elle est intériorisée, ainsi ce ne sont pas tant les lieux qui importent que ce qui les identifie, la lumière, les alentours. Il importe davantage de se souvenir d'une fenêtre que d'un numéro d'appartement. C'est de cette volontaire imprécision des extérieurs, de cette élaboration patiente des signes plutôt que de la trace matérielle dont témoigne Benjamin : « La quintessence de l'expérience n'est-elle pas : expérimenter à quel point beaucoup de choses sont difficiles à expérimenter, alors que cela pourrait se dire en peu de mots. (Paris, page 34)

⁷ Ce n'est qu'à la toute fin de l'œuvre que le narrateur découvrira l'inversion de Saint-Loup et dans *la Prisonnière* celle du Prince de Guermites.

⁸ Mais Charlus, personnage titré, s'il en est, demeure si loin des codes de fonctionnement de sa caste que l'onomastique le renvoie d'abord du côté des hommes du peuple qu'il se plaît à séduire et à fréquenter. Charlus, c'est le Charles Swann, qui se compromet non avec une cocotte mais avec des grooms, des liftiers, des chauffeurs...

Dans le premier volume de la Recherche, ce côté de Guermantes, inexploré est le lieu de la métamorphose inaugurale puisque sa chambre qui est le monde clos initial, potentiellement hostile la nuit, lorsque le réservoir des déceptions et des peurs s'alimente au détriment de celui des sensations, est le lieu du premier motif Guermantes. C'est grâce aux Guermantes qu'est en quelque sorte alchimisé cet espace en grand récit imaginaire dont ils sont déjà le moteur :

... Ma chambre à coucher redevenait le point fixe et douloureux de mes préoccupations. On avait inventé, pour me distraire les soirs où l'on me trouvait l'air trop malheureux, de me donner une lanterne magique, dont en attendant l'heure du dîner on coiffait ma lampe Au pas saccadé de son cheval Golo, sortait de la forêt triangulaire ... et s'avavançait en tressautant vers le château de la pauvre Geneviève de Brabant. (Proust, 2008, a) : p.9.)

Geneviève de Brabant n'est autre qu'une des Guermantes dont une de leur ancêtre est également représentée sur le vitrail de l'église. Ainsi donc dès Combray, les Guermantes incarnent le sublime et la métamorphose du monde du narrateur. Le statut que Marcel parviendra à acquérir auprès d'Oriane de Guermantes contribuera à son succès dans les salons.

De fait, c'est d'abord en province, dans des lieux de villégiature, que le narrateur conquiert les Parisiens déplacés et donc déclassés, qu'il ne peut conquérir à Paris, tant les mondes sont distants les uns des autres ; Combray et Balbec correspondent à des rétrécissements de frontières tant géographiques que sociales, des petits mondes hors du monde, des microcosmes qui rendent possible les mécanismes d'appropriation. De surcroît, ces lieux génèrent des iconographies qui participent à l'élaboration de mondes imaginaires et désirés, même si dans ce temps, la magnification des images élabore une distorsion qui crée une potentielle déception⁹.

Néanmoins la fin de la Recherche est marquée par la confrontation des images et de la réalité, et c'est lorsque le narrateur devient le peintre non plus des sensations mais de la réalité des sensations qu'il devient écrivain, lorsqu'il est donc parvenu à cette herméneutique et a vaincu toute tentation d'entropie. C'est en substance lorsqu'il passe du statut de celui qui nous dit : « vois » à celui de l'homme qui sait voir. C'est aussi la raison pour laquelle le Temps retrouvé commence par l'abolition des frontières et des distances entre le côté de Swann et celui de Guermantes.

Mais avant que d'en arriver à cette disparition des frontières, le narrateur connaît des phases successives de conquête des territoires qui le séparent des Guermantes. Tout d'abord le premier volume prend fin sur une section nommée Nom de pays : le nom et se termine sur la fascination exercée par Madame Swann sur le narrateur. Le deuxième volume commence par une section qui a pour titre Autour de Madame Swann. La deuxième section de ce volume a pour titre : Nom de pays : le pays. Ainsi Odette assure-t-elle le passage symbolique, par la cristallisation, de l'enfance à la jeunesse et donc de la fascination pour les noms que porte les lieux, à la fascination qu'exerce les lieux sur le narrateur, qui ne renonce pas pour autant à l'imaginaire liés aux noms que l'on écrit ou que l'on prononce et à toute la mythologie qui leur est concomitante, mais peut à présent découvrir du pays, marcher, déambuler, explorer des lieux. Balbec est l'un de ces premiers paysages et espaces.

⁹ Pour s'intéresser à Odette et à Albertine, Swann et le narrateur ont besoin de trouver des références picturales qui font de ces femmes de peu de naissance, de peu de vertu et de peu de culture, de véritables icônes dont ils peuvent légitimement et esthétiquement tomber amoureux.

C'est d'abord à Balbec (Proust, 2008, b)) qu'il fera la connaissance de Saint-Loup et de Charlus, deux Guermantes eux-mêmes. De fait, Marcel connaîtra tout d'abord ceux qui comme lui sont attirés par ceux ou celles qui n'appartiennent pas à leur monde et vivent des amours déclassées. C'est ensuite dans *Du côté de Guermantes* que la famille de Marcel déménagera afin de s'installer dans une dépendance de l'hôtel parisien des Guermantes. Ainsi évolue-t-on, de chemins impraticables, à des promenades puis des rencontres estivales et amicales à la cour de l'Hôtel des Guermantes, donc à ce qui se permet de passer de la déambulation en extérieur à l'appropriation des espaces intérieurs et concomitamment des personnes qui peuplent ces espaces intérieurs. Balbec est le lieu du va-et-vient et des promenades en extérieur, il est le lieu où la lumière crée de véritables tableaux impressionnistes, le lieu donc de la création d'images, de la rencontre avec Albertine dont la présence et l'absence seront les sujets de deux des autres volumes de la Recherche (Proust, 2008, e) et f)). Dès lors que le héros vivra à proximité des Guermantes, s'élaborera un parcours qui aura pour but de connaître le duc et son épouse et donc d'entrer chez eux ; donc effectivement et symboliquement de traverser la cour de l'hôtel, pour changer de monde. La révélation finale aura lieu chez les Guermantes lors d'une matinée, non chez le Duc mais chez le Prince, montrant ainsi que tous les chemins qui mènent au grand monde ont été traversés. C'est d'ailleurs en traversant la cour de l'hôtel que le narrateur, butant sur un pavé inégal, accède enfin à la révélation de ce qu'est l'œuvre d'art et ce que sera la sienne :

Je reculai assez pour buter malgré moi contre les pavés assez mal équarris derrière lesquels était une remise... Tout mon découragement s'évanouit devant la même félicité qu'à diverses époques de ma vie m'avaient donné la vue d'arbres que j'avais cru reconnaître dans une promenade en voiture autour de Balbec... (Proust, 2008, g) : p. 173.)

Venise est le lieu désiré pour échapper à Albertine et subi dès lors qu'Albertine s'est enfuie puis meurt. Venise n'a été que ce catalogue photographique, demeuré à l'extérieur de lui-même, « rien que ce mot me la rendait ennuyeuse comme une exposition de photographies »¹⁰. Car la photographie est ce qui capte un instantané fixe sans couleurs, alors que l'imaginaire proustien crée et recrée des lieux de manière impressionniste et ne retient pas tant les cernes du monde que la sensation colorante à laquelle s'ajoutent d'ailleurs la sensation odorante, gustative voire auditive, ce qu'aucun des autres arts mis en scène dans l'œuvre, ne peut faire. L'œuvre d'art, empêchée de capter l'instant, ne serait-ce que parce qu'elle se déploie dans le temps objectif de la création, doit tenter de préserver, selon Marcel Proust, l'aura de l'instant¹¹. Seules la complexité et les strates de la phrase peuvent permettre d'être au plus près de la multiplicité de l'instant, retenu et préservé dans la mémoire pure.

Les lieux proustiens ne sont pas seulement situés dans l'espace mais aussi dans le temps, qui est le temps personnel, des désirs, des sensations :

Les lieux que nous avons connus n'appartiennent pas qu'au monde de l'espace ou nous les situons pour plus de facilité. Ils n'étaient qu'une mince tranche au milieu d'impressions contigües qui formaient notre vie d'alors. Le souvenir d'une certaine image n'est que le regret d'un certain instant ; et les maisons, les routes, les avenues, sont fugitives hélas, comme les années. (Proust, 2008, a) : 419, 420.)

¹⁰ Cf note 19, page 172.

¹¹ Cette impossibilité à capter l'instant est déjà évoquée par Hegel dans *L'esthétique* en 1829. Nous empruntons le concept d'aura de l'œuvre d'art à Walter Benjamin qui l'inaugure dans sa *Petite histoire de la photographie*, en 1931.

C'est d'ailleurs pourquoi, lorsque Marcel revoit le Bois où il guettait madame Swann, il est déçu, car ce lieu, vide de signes, de désirs et de rêves, n'est plus que : « le moulin factice, le Grand Lac comme un lac, Le Bois comme un bois »¹².

Selon Fraisse (Paris, page 87):

Mais ici à l'opposé de la haie d'aubépines et des deux côtés de Combray, le Bois semble se désagrèger : plus de haie fondue, mais un bois composite, plus d'harmonie non plus, mais une séparation du désir et de l'objet, plus d'individualité dans les lieux mais un anonymat marqué par la disparition des majuscules propres aux Noms.

Car les paysages, même liés à des attentes demeurent pleins et autonomes, alors que les lieux que l'on arpente, dans lesquels on déambule dans l'attente d'une rencontre, perdent de leur sens ou de leur beauté dès lors que celui que l'on aimait ou désirait connaître est connu ou oublié.

III Déambulations d'un espace clos à un autre :

La Recherche s'ouvre sur l'adverbe Longtemps et prend fin sur le substantif Temps, qui avec sa majuscule témoigne bien que l'œuvre de Proust est celle du temps long ainsi que le dit Antoine Compagnon. Le début témoigne de la soumission au temps et la fin de sa conquête grâce à l'œuvre d'art. Dans le premier volume le narrateur, enfant, est dans sa chambre, et la nuit est le moment où la conscience s'atténue, où même les lieux chers deviennent hostiles, car « le changement d'éclairage détruisait l'habitude que j'avais de ma chambre.... Maintenant j'étais inquiet et je ne la reconnaissais pas. »¹³, dont Georges Poulet nous dit que la chambre devient ainsi :

Le lieu que l'on ne reconnaît plus et qui dès lors peut-être autre ; lieu devenu douteux, étranger anonyme ; sans lien avec l'être qui y habite, parce que rien n'y répond à la demande anxieuse de sa pensée. (Poulet, Paris, page 404).

La chambre est ce premier monde clos, lieu de la transfiguration car l'on y passe de la lumière à la pénombre puis à l'obscurité, ainsi toute l'œuvre durant, l'éclairage et la lumière demeureront-ils déterminants car dispensateurs de signes et donc de sens et de révélations¹⁴. C'est également l'endroit où l'on s'endort, où l'on plonge dans le hors-lieu du sommeil, ici conçu comme un synonyme du mot perte. Toute la Recherche est l'histoire d'un réveil et d'un éveil, le contraire de ce qui a lieu dans la nuit. La Recherche est arrachement au sommeil.

Si Marcel nous fait connaître la chambre de l'enfance à Combray, l'auteur, lui, écrit dans sa chambre son grand œuvre, prisonnier de son corps et de sa maladie, tout comme le premier Marcel de la Recherche est prisonnier de sa chambre, de ses peurs, de son isolement. La Recherche est aussi l'histoire de la victoire de l'homme seul sur les contingences imposées par la chambre, la maladie, l'âge. Et les jardins, les bois, les chemins et les fleurs, sont tout au long des œuvres, d'autres noms de l'ailleurs. Il y a toujours des jardins, de la

¹²Cf note 22, page 419.

¹³ Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, collection Folio, 2008, page 8.

¹⁴ Gilberte est par exemple, dans le premier volume, section trois, toujours nimbée de lumière, celle de ses cheveux roux clair mais aussi celle de sa carnation puis toutes les autres lumières qui l'accompagnent et la désignent dans le regard amoureux que le narrateur porte sur elle.

végétation, de la fenêtre de l'hôtel, du train, toujours des arbres, des fleurs, des traits de couleurs. De plus, changer de point de vue, c'est changer de regard et s'approprier différemment les espaces :

Dans Sodome et Gomorrhe, les excursions en automobile avec Albertine autour de Balbec donnent l'occasion d'une analyse contrastée de l'appréhension de l'espace- de la campagne, de la ville- par le train, par la voiture...sur la prise de possession d'un pays, d'une ville, par le train, depuis la gare comme palais arborant superbement le nom de la ville, ou en voiture par le réseau capillaire des routes et des rues. Le thème de la reconnaissance est omniprésent, ou encore celui de la connaissance amoureuse car l'automobile, encore au masculin, donne un ballet amoureux avec le paysage. (Compagnon, 2009, pages 16, 17)

C'est aussi montrer qu'il n'y a pas d'en soi de la réalité mais des points de vue sur le monde, c'est porter sur lui un regard qui se démultiplie et témoigne de la difficulté qu'il y a à rendre compte de ce multiple.

Entre ces espaces, afin de rendre compte du monde, dans un autre espace clos, celui du livre, l'auteur nous oriente et nous désoriente, de la même manière qu'il essaie, lui-même de rendre compte de tous les chemins empruntés pour parvenir à l'œuvre d'art, à la création littéraire, ces chemins qui le désorientèrent mais qu'il s'appropriera afin de devenir l'auteur de la Recherche :

Ainsi la mémoire de la littérature, par opposition à l'histoire nous oriente-t-elle vers la géographie et vers les rapports de l'œuvre de Proust avec elle, ou avec la topographie, la cartographie, l'orientation et le sens de l'orientation....

Cette métaphore ou ce modèle de roman comme paysage, comme territoire dont nous prenons possession par la marche, renvoie à toute une phénoménologie de la lecture. (Compagnon, 2009, page 15)

Le Temps retrouvé, est certes, comme nous l'avons déjà dit, le roman où enfin se rejoignent dans la proximité Guermantes et Méséglise, de même que Gilberte et Odette appartiennent maintenant au côté de Guermantes, alors même qu'il semblait à Oriane de Guermantes aussi impossible de recevoir Gilberte que de recevoir la fille de son cocher (Proust, 2008, d) 80.). Ainsi les espaces sociaux comme géographiques ont-ils été vaincus par le temps et par l'histoire. Et la Recherche qui s'ouvrait sur les frontières géographiques des mondes, se termine sur la disparition de ces mêmes frontières. Et chaque personnage qui correspondait à un territoire et en a changé, a également changé de nom, car les noms de pays coïncident avec des patronymes. En changer, c'est changer de lieu. Odette n'est plus De Crécy, ni Swann mais De Forcheville, Mme Verdurin a changé de salon, devenue duchesse de Duras et ensuite épouse du prince de Guermantes. Tous les espaces initialement hétérogènes tendent donc à devenir homogènes.

C'est aussi le roman où le narrateur déambule, comme au début de la Recherche, mais ici dans Paris alors même que fatigué, malade et essoufflé, il se perd dans le Paris de la guerre, et découvre tous les secrets jusqu'alors encore enfouis, à savoir l'homosexualité de Saint-Loup et le masochisme de Charlus. Jupien devenu tenancier d'une maison close pour invertis, sert les penchants du baron. Ainsi dans l'espace de déambulation désorientée que représente Paris pour Marcel qui a quitté la ville pour opérer un repli sanitaire, la découverte des derniers secrets révèlent au narrateur que personne n'est véritablement celui qu'il semble être. De même que les points de vue sur les paysages révèlent des lieux mêmes et pourtant différents. Ici Paris, pourtant la ville du narrateur est devenue labyrinthique, car sa déception a pris le pas sur la réalité géographique, ce qui semble nous dire qu'il n'y a jamais de ville objective, il n'y

a que les villes du désir, et la réalité d'une ville est rarement autre chose que ce que notre regard en fait.

Le dernier volume de la Recherche nous dit aussi que personne n'est plus ce qu'il a été, en effet le narrateur revient à Paris après la guerre et y retrouve un Charlus vieillissant qui ne peut plus marcher, qui ressasse ses échecs auprès de Morel, et témoigne que, parce que le temps s'est pour lui presque arrêté et devient ainsi très long, il ne lui reste plus beaucoup de temps à vivre, ne plus pouvoir marcher, lorsque l'on n'a pas d'œuvre à créer, c'est déjà un peu mourir.

Marcel se rend à la matinée de Guermantes et découvre un monde, son monde, celui qu'il avait conquis, vieillissant, voire mourant. Mais si les premières de ces découvertes naissent de la désorientation du narrateur qui se croit voué à l'échec créatif et à la procrastination donc à l'inutilité sociale et artistique, la seconde de ces découvertes surgit alors que son trébuchement sur un pavé lui a permis d'ouvrir l'espace intérieur qui contenait les trésors muets desquels doit naître l'œuvre d'art. Il peut ainsi quitter le monde extérieur après avoir trouvé la boussole de son monde intérieur, afin d'écrire, arrêté et enfermé, l'œuvre de la déambulation.

Néanmoins, cela n'est possible que parce qu'il a connu le plus grand des enfermements : la relation amoureuse. Elle naît presque toujours des images créées, elle s'élabore dans un espace imaginaire, s'entretient dans un espace clos et pour ces raisons mêmes se voue à l'échec. Il y a bien chez Marcel Proust une carte du Tendre, mais c'est une carte de l'enfermement et de l'horreur de la jalousie, car la relation amoureuse naît ailleurs, tente de se reposer sur elle-même et créant le disparate entre le moi et le moi-même, générant la désorientation et le manque d'unité, est souffrance, et échec absolu. Les personnages proustiens aiment-ils, ou aiment-ils l'idée d'aimer et d'être aimés ? Il n'y a pas de plus grand échec du cheminement, et de plus grande certitude de succomber à l'enfermement que dans la relation amoureuse, qui est de surcroît, bien souvent facteur de déclassement donc d'exclusion ou de mensonge, qui projette les personnages hors de leur monde et les contraints à errer sur des chemins qui ne mènent nulle part.

L'amour naît d'une image esthétique, Saint-Loup tombe amoureux de l'image de Rachel tragédienne, Swann de Odette qui lui rappelle du Botticelli et Marcel d'Albertine qui ressemble à Zéphora, fille de Jethro. Car tout est déception dans la Recherche, hormis l'art et les rencontres avec Elstir, Bergotte, Vinteuil.

Les lieux visités déçoivent, les territoires conquis n'ont plus l'attrait qu'ils avaient avant que d'être conquis, Mme Legrandin est déçue lorsqu'elle devient titrée, elle qui en rêvait. Marcel rencontrant pour la première fois la duchesse de Guermantes s'exclame : « Ce n'était que cela Mme de Guermantes ! », il est aussi déçu par Venise, Parme, Florence... Il n'y a donc jamais d'adéquation parfaite des mondes créés aux mondes vécus. Ce sont pourtant les mondes imaginés qui initient le lien avec les personnages : Tansonville n'est pas étranger à son amour pour Gilberte, Balbec pour Albertine... Les personnages aimés appartiennent à des lieux géographiques ou sociaux qui suscitent le désir d'aimer et opèrent la transformation voire la transmutation. Voici ce que nous dit Nicolas Grimaldi de la naissance de l'amour entre Saint-Loup et Rachel :

Quoi de plus exotique et de romanesque, en effet, pour cet aristocrate, que les coulisses d'un théâtre pouilleux en province... Quoi de plus singulier pour ce militaire rompu à la vie de quartier, que cette vibrante dévotion pour des textes sont la déclamation électrise une salle ! Aussi fera-t-il longtemps prévaloir les images qui faisaient de Rachel la vestale incantatoire de rites hermétiques, sur les incontestables évidences qui devaient lui en faire soupçonner une petite grue. (Grimaldi, 2007.)

Les amours naissent en province, et sont cachées à Paris. Marcel vivra avec Albertine, caché, hors du monde, hormis d'Andrée qui devient son chaperon et de Françoise, bien sûr. De fait, il n'est pas possible de confronter Albertine au réel, il faut donc déployer une stratégie d'enfermement qui tout à la fois préserve de l'infidélité d'Albertine, de sa tentation à l'inversion et surtout de la confrontation avec le monde de Marcel, épreuve dont la jeune fille risquerait de ne sortir ni grandie, ni davantage aimée. Il en est de même avec Rachel pour Saint-Loup, alors que Swann qui confronte Odette à son monde, la trouve fanée et la section qui est consacrée au récit de leurs amours, prend fin sur cette terrible constatation :

Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre. (Proust, 2008, a) : p. 375.)

Cacher ces amours exotiques, les plonger dans le non lieu social, c'est les condamner, mais les exhiber, c'est également les perdre. Morel deviendra célèbre et quittera Charlus, Odette deviendra une aristocrate distinguée ...

En tout état de cause, ces unions hors monde favorisent davantage celui qui en devient l'objet que celui qui en est le sujet, et ainsi les rôles s'inversent-il. Celui qui s'appropriait l'autre devient jaloux, malheureux, abandonné, celui qui était soumis devient un être à part entière, fécondé par les tourments que l'amoureux lui impose comme le phénix renaît du feu. Morel est à la fin de la Recherche un musicien célèbre, marié et fortuné, Charlus un vieillard cacochyme.

Et les épreuves d'enfermement correspondent à la réalité du sentiment amoureux : il n'y a d'amour que dans la jalousie, la peur de la perte de possession. Marcel s'ennuie avec Albertine docile, qu'il veut quitter, il souffre infiniment lorsque Albertine sort un peu, a du retard, lui cache avec qui elle se promène et ce qu'elle fait. Le lien d'amour est toujours lié à l'assignation à un lieu. Soit il est inconnu, imaginé, suscite le désir et la rêverie, Tansonville, l'Hôtel de Guermantes ; soit il est connu et l'on veut y contraindre l'autre pour que rien de l'extérieur ne vienne compromettre ce qui a lieu là, et se détruit de fait, car comment vivre avec quelqu'un que l'on tente de soustraire au monde ? C'est donc l'anxiété qui se donne le nom de l'amour, mais n'en est que la pâle et pourtant douloureuse copie, de même que les aimés sont toujours les copies de quelque chose, art ou imaginaire, auquel on donne le nom de beauté ou d'amour. C'est parce que l'on met des mots sur une réalité qu'ils travestissent que Marcel, Robert, Charles, Palamède, souffrent.

Ainsi il y a-t-il une cartographie, un vaste territoire, aussi vaste qu'est la Recherche, roman d'apprentissage ou roman monde. La Recherche naît de cet espace de désorientation. Elle prend fin lorsque tous les signes de l'errance, de la déambulation ont enfin trouvé du sens qui les rassemblent et les assignent à être, au cœur du sens dans l'œuvre d'art qui est transmutation de tous les échecs, de tous les secrets, de tout ce qui est insu, en réalité et en langage. L'œuvre proustienne obéit par anticipation à la phénoménologie du rond (Bachelard, Paris), qui consiste à produire une œuvre d'art en partant de l'expérience intérieure, en la confrontant à l'ailleurs pour enfin revenir à soi.

BIBLIOGRAPHIE :

Proust M., La recherche du Temps perdu, , 2008, Gallimard, coll Folio, annotée par Antoine Compagnon, Paris.

a) Du côté de chez Swann.

- b) A l'ombre des jeunes filles en fleurs.
- c) Le côté de Guermantes.
- d) Sodome et Gomorrhe.
- e) La prisonnière.
- f) Albertine disparue.
- g) Le temps retrouvé.

Benjamin W., *Sur Proust*, 2010, éditions Nous, Paris.

Bergson H., *Matière et Mémoire*, 1965 , PUF, Paris .

Compagnon A., *Proust, La mémoire et la littérature*, 2009, Collège de France, Odile Jacob, Paris.

Luc Fraisse, *Du côté de chez Swann de Proust*, 1993 , Dunod , Paris.

Sous la direction de Garnier X. et Zoberman P., *Qu'est-ce qu'un espace littéraire ?* 2006 , Presses universitaires de Vincennes, Paris.

Grimaldi N., *Proust, les horreurs de l'amour*, 2008, Puf, Paris.

Poulet G., *Etudes sur le temps humain*, volume I, 2006, Agora Pocket, Paris.